

# Négatif

Bulletin irrégulier – Juillet 2020 – n° 30

## Révolte et douleur du quotidien

Nous ne possédons véritablement qu'une seule chose : notre propre vie. Et qu'est-ce que cette vie, sinon un morceau de temps arraché au néant ? Nous percevons le temps très concrètement dans la succession des jours et des nuits. Nous le percevons donc dans les bornes naturelles de la quotidienneté, celle qui nourrit nos sens et notre esprit, avant de le percevoir dans le cycle des saisons et dans le défilement des années. Toutes ses plus belles fleurs poussent dans ce terreau. Nous aimerions les voir s'épanouir à jamais, et parfois nous pouvons et savons les cueillir. Mais nous sentons bien, à travers les premières difficultés auxquelles nous sommes confrontés, que nous serons privés de cette possibilité.



Notre vie personnelle, notre capacité à être heureux, se trouvent en permanence affectées par les mille contraintes qui pèsent sur nous. Nous sentons confusément que cette vie que nous menons n'est pas la nôtre, que « je est un autre ». Le quotidien, le plus souvent, est un abandon ; un abandon au

cours des choses, un abandon à des forces qui paraissent nous dépasser, individuellement mais aussi collectivement. Un renoncement. Le triomphe de la fonctionnalité dans une courte unité de temps. La vie passe à ce rythme, et nous pensons, qu'après tout, c'est peut-être cela, la vie ; qu'il en a toujours été ainsi ; que la vraie vie n'est qu'un idéal qui ne saurait être atteint, jamais. Cette aurore encore lointaine, mais patiente et fidèle, qui luisait dans nos rêves, s'est assombrie progressivement. C'est comme si la Terre s'était mise, cédant à un soudain caprice, à tourner à l'envers, sans que puisse renaître le jour. Et nous nous sommes sentis saisis par le froid des puissances contraires. Oh ! Il nous a bien fallu tenter de nous réchauffer, d'aménager notre séjour, de matelasser nos cellules, de les isoler comme nous le pouvions, ne recevant de l'extérieur que ce que nous voulions bien entendre et qui accompagnera ainsi notre course vers le néant. Mais cette course se révèle de moins en moins confortable. Le fait de savoir que nous ne sommes pas seuls à y être réduits fait l'effet d'un baume, et nous nous contentons d'agir à la marge plutôt que de nous attaquer à l'essentiel, à ce qui pourrait, au prix d'un grand saut dans l'inconnu, d'un oubli de soi, nous réconcilier avec nous-mêmes. Partagée, la fatalité devient acceptable, et même douce parfois. Il y a quelque chose de bon à subir le sort de tous. Au fil de l'histoire, cette fatalité a évolué, a pris des noms différents, s'est déposée en couches successives, s'est sédimentée, sans que jamais l'on s'en soit pris à la racine du mal, sans que jamais soit

extirpé le noyau originel qui lui a donné naissance. Nous sentons que la vie que nous menons chaque jour est le lieu de la souffrance, mais qu'elle pourrait être aussi celui de la libération. Elle le devient parfois. C'est un pas qu'il nous est généralement difficile de franchir, tant l'instinct de survie acceptée et de conservation prévaut sur celui d'ouverture à l'inconnu. Mais c'est aussi ce qui cause notre perte. Nous sommes un peu dans la position de ces rats dont Robison, dans le livre de Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage*, veut se débarrasser. Il les emmène loin du rivage, dans une pirogue, et les jette à la mer. Mais ils reviennent parce qu'ils n'ont pas le choix. Il a alors une idée d'homme de pouvoir. Il les place sur une planche et les abandonne en mer. Ils s'accrochent à cette planche comme nous nous accrochons à notre survie, comme nous nous accrochons à la dernière marche de l'escalier qu'on nous contraint désormais de descendre, et sont emportés au large.

La vie quotidienne à laquelle nous sommes réduits est donc le lieu d'une insatisfaction profonde, même si nombreux sont ceux qui s'en accommodent, ou même trouvent moyen de s'y complaire. Son architecture ressemble d'assez près à celle d'un château de cartes. Dans le meilleur des cas cela tient, à condition de ne déplacer aucune des cartes qui le constituent. Ainsi la carte maîtresse, celle du travail, accompagnée de son cortège de contraintes, ne peut rester stable que parce qu'il existe des cartes compensatoires, notamment celles des loisirs, celles de la « vie privée », de moins en moins privée d'ailleurs, ou alors privée de tout, celles du « divertissement », d'autres encore. Mais prenons les loisirs. Piliers du monde de l'économie, ils constituent une compensation, pour ne pas dire une récompense bien limitée dans le temps, en même temps qu'une pseudo-critique de l'ensemble. Ils se présentent en effet comme le pôle opposé au monde du travail, alors qu'ils n'en sont que l'indispensable pendant. Retirez la carte des loisirs, et c'est le château dans son ensemble qui s'écroule, car qui accepterait aujourd'hui

l'esclavage salarié sans la récompense qui va avec ? La vie quotidienne apparaîtrait alors dans toute sa nudité, dans toute sa vérité : comme un atelier où l'on entretient la force de travail du personnel et sa capacité à consommer en lui faisant miroiter une illusoire extériorité. Rien d'autre. Si l'on devait revenir à la métaphore de la planche à laquelle nous nous accrochons, pour ne pas sombrer, ou pour ne pas avoir à nous soucier de mettre le cap sur des Îles Fortunées encore inexplorées, ce serait pour déplorer que depuis bien longtemps ne flotte plus sur ce frêle esquif qu'un seul drapeau, celui de la sécurité, passablement effiloché depuis la récente tempête sanitaire, entre autres choses. Car ce que l'on appelle sécurité aujourd'hui ne se réduit-il pas au cauchemar totalitaire d'un monde dont on bouche progressivement toutes les issues ? La vie que l'on y mène est une prison où nous sommes amenés à répéter chaque jour les mêmes gestes, adopter les mêmes comportements et les mêmes schémas de pensée, si ce mot peut convenir. Nous sommes « libres d'obéir », pour reprendre le titre d'un excellent livre de Johann Chapoutot. En effet, c'est au nom de la démocratie et de la liberté que la vie est ainsi administrée.

Évidemment, le vocable « liberté » a donné son nom, non pas à une, mais à plusieurs cartes du château. Il y a déjà longtemps que la liberté s'est trouvée démembrée, comme dans le langage juridique on démembre une propriété, en « libertés ». La liberté s'est de fait trouvée privatisée et refourguée par lots : liberté d'entreprendre, liberté de la presse et de s'informer (le spectateur, pour nourrir son esprit critique, peut bien entendu choisir entre plusieurs chaînes d'« information » continue, plusieurs quotidiens nationaux et régionaux), liberté de vote (l'électeur peut choisir, tous les cinq ans, parmi un éventail de personnalités et de tendances bien différenciées, cela va de soi), et bien d'autres libertés encore (vélo ou transports en commun ? mer ou montagne ? « présentiel » ou « distanciel » ? poire ou fromage ?). Pour

les représentants de la domination, il était bien trop périlleux et stérile de laisser subsister l'idée que la liberté puisse être une aspiration naturelle, intrinsèquement liée à celle d'humanité. Il fallait la « déconstruire » afin de la mieux reconstruire en contrôlant de près les travaux.

La liberté relève du désir, elle étouffe au sein de la vie quotidienne administrée, elle se meurt au travail, elle s'étirole dans les transports urbains, elle se nie devant les écrans. La liberté est un pas vers l'inconnu, la recherche généreuse de l'autre, la jeunesse malgré tout, l'amour. Seule la liberté peut accueillir sans risque la liberté. Celle des autres étend la mienne à l'infinie, ou alors ce n'est pas la liberté. La liberté est une spirale de cristal. La liberté est beauté, la beauté libre nie les impostures. Elle porte un nom : poésie, poésie de la vie, poésie en actes.

« En matière de révolte, aucun de nous ne doit avoir besoin d'ancêtres », a écrit André Breton. La connaissance des luttes et des théories du passé comme du présent est une source précieuse pour l'action et la réflexion de qui souhaite bouleverser l'ordre des choses. Mais elle n'est pas *nécessaire*, elle ne peut constituer un préalable. Par contre, elle a besoin de beauté, elle naît de la beauté. La révolte est d'abord une expérience intérieure issue de la confrontation avec le monde, elle est une expérience personnelle et sensible avant tout, pour celui auquel le hasard de la naissance ou des circonstances diverses ont accordé ce privilège. Oui, la révolte est un privilège que ne connaîtront jamais tous les *assis* du monde, car pour eux, en tant qu'*assis*, la beauté n'est qu'un instrument, au mieux une jouissance « esthétique », le plus souvent une « valeur », marchande. Pour les autres, elle est l'extériorité encore accessible au monde clos de la marchandise. Elle est cette extériorité nécessaire, assimilable sous forme d'utopie intérieure, qui peut nous permettre de retrouver cette aspiration à la liberté, à une vie autre, dans une vie quotidienne colonisée par la marchandise. La modernisation capitaliste de l'après-guerre, comme le montre bien Kristin Ross dans *Aller plus vite*,

*laver plus blanc*, a été cette colonisation de tous les aspects de la vie quotidienne qui échappaient encore à la domination marchande. Mai 68 a notamment représenté la révolte contre la verroterie fonctionnaliste. La beauté était « dans la rue ». La domination ne pouvait se permettre de l'y laisser. Il fallait que lui soit substituée une beauté sur mesure, qui chasse l'idée, surgie avec fulgurance, que la beauté puisse être associée au désir de liberté, car elle était révolutionnaire et préfigurait la naissance d'une société sans classes.

Il fallait arraisonner la beauté. Il fallait l'emballer, comme on emballe un pont, un monument, une vulgaire marchandise. Il fallait qu'une pseudo-beauté marchande, dont les mastodontes parsèment parfois parcs, avenues ou plus simplement musées, occupant symboliquement tout l'espace « créatif », serve les intérêts de la domination marchande. Il fallait que la beauté soit désormais privatisée comme on privatise un génome, qu'elle se transforme en une sorte de beauté transgénique, dont seule telle ou telle entreprise détiendrait les brevets. Dans *Ce qui n'a pas de prix*, Annie Le Brun démontre cette perméabilité entre le monde d'un certain art contemporain et l'industrie du luxe.

Mais ce n'est pas seulement dans le domaine de l'art que la beauté s'est ainsi trouvée annexée. La beauté sauvage d'un paysage s'est toujours offerte aux yeux des rêveurs et des contemplatifs comme une promesse, entrant en résonance avec leurs paysages intérieurs, avec cette aspiration irrépressible qui a toujours tellement fait peur à tous les geôliers, qu'ils ont passé et passent encore leur vie à inventer de nouveaux cadenas. C'est la raison pour laquelle la beauté naturelle s'est vue réduite à un terrain de jeux, d'exploits divers, où des néo-gladiateurs servent de modèles aux incubateurs de start-up, et contribuent, au même titre que les vedettes de tout poil du star-système, à la pseudo-critique de la vie quotidienne aliénée dont ils deviennent de fait les chiens de garde. Et de se lancer à l'assaut des montagnes, et d'affronter les

océans, bardés des *logos* des grandes marques qui subventionnent leurs exploits médiatisés. Ne devraient-elles pas faire triste figure, nos existences au travail, dans les transports qui nous y conduisent et nous en ramènent ? Réfugions-nous donc dans les rêves autorisés.

Le quotidien est notre espace et notre temps. Entendons-nous bien. Ce n'est pas en tant que quotidien qu'il est critiquable. Nous n'avons que faire d'une révolte métaphysique, dont Camus définissait les limites dans *L'Homme révolté*. Ce n'est pas à la condition humaine que nous nous en prenons, laissons cela aux

religieux, aux transhumanistes et à ceux qui lorgnent vers les autres planètes lorsqu'ils auront rendu la nôtre inhabitable. La vie quotidienne, c'est simplement notre vie, hélas réduite à ce fantôme de vie dont il est aujourd'hui difficile de parler, tant les puissances du Capital ont réussi à la naturaliser et à la rendre opaque. C'est à nous de nous laisser guider, de nous laisser porter par cette extériorité de liberté et de beauté, extériorité paradoxale, car elle est en nous. Elle est à notre portée, chaque jour, dans les luttes que nous mènerons, si nous savons cependant éviter l'écueil de prendre des vessies postmodernes pour des lanternes révolutionnaires.

---

## Lu dans la presse

« Ce sont les éclats de rire qui ont d'abord attiré l'attention des policiers. Ce mardi, le gérant d'un bar de Nogent-sur-Marne, dans le Val-de-Marne, a été verbalisé alors qu'il accueillait des clients dans son établissement (...). Selon une source policière, les fonctionnaires ont été intrigués par les éclats de voix qui s'élevaient de ce bar, en apparence fermé. En contournant les lieux, ils aperçoivent un homme s'engouffrer par la porte arrière, donnant sur la cuisine, pour rejoindre l'établissement. A l'intérieur, ils découvrent le gérant et cinq clients, bières à la main et jouant aux fléchettes. Le gérant, qui a reconnu les faits, a été verbalisé. » (*20 Minutes*, 17 mars)

« En cette première semaine de confinement, un couple a été verbalisé à Apt, dans le Vaucluse, alors qu'il sortait un lapin en laisse sur les hauteurs de la commune. Contrôlé une première fois en début de semaine, le couple n'avait pas fait l'objet de contravention. C'est lors d'un second contrôle en fin de semaine qu'ils ont été verbalisés. » (*Le Dauphiné libéré*, 22 mars)

« Dimanche vers 16 h 30, une jeune femme a appelé la police : elle était bloquée sur les bords de Loire à Saint-Victor-sur-Loire, sans aucun moyen de regagner son domicile du quartier de Montreynaud (à plus d'une quinzaine de kilomètres). L'affaire a débuté quelques heures plus tôt. L'intéressée décide d'aller se promener avec un « ami ». Ce dernier conduit la voiture avec laquelle ils arrivent à Saint-Victor-sur-Loire. Le cadre est bucolique. Le jeune homme tente un rapprochement avec la jeune femme qu'il convoite. Mais celle-ci l'éconduit. Vexé, le garçon décide alors de repartir seul au volant de sa voiture. La jeune femme, âgée de moins de 20 ans, a alors demandé à la police si une patrouille pouvait la reconduire chez elle... Le centre d'information et de commandement de la police lui a préconisé de trouver une autre solution. Et vite. » (*Le Progrès*, 23 mars)

« Ce lundi après-midi, lors d'une opération de contrôles d'attestation déployée à Muret, les gendarmes de Haute-Garonne ont repéré un véhicule suspect stationné sur l'aire de loisirs du lac



des Bonnets. Même pas vraiment à l'écart. En s'approchant de l'habitable de la Mini, les militaires n'ont pu que constater l'évidence. Âgées d'une trentaine d'années, ces deux personnes à moitié dénudées passaient manifestement du bon temps. Écorté par les forces de l'ordre. Vite, on se rhabille. Mais plutôt que de faire profil bas, l'homme a quelque peu invectivé les gendarmes de Muret. « Pays de merde ! », a-t-il notamment lancé. Lui, comme sa douce, ont été verbalisés : 135 € d'amende. L'histoire ne dit pas quelle case ils avaient cochée sur l'attestation de sortie... » (*La Dépêche du Midi*, 24 mars)

« Ce jeudi 26 mars 2020, peu après 18 h, voyant sortir un client avec une bouteille de vodka à la main, son seul achat, l'agent de sécurité d'une grande surface de Lannion (Côtes-d'Armor) fait une

remarque à l'intéressé. Lui signifiant que le breuvage ne relève pas des courses de première nécessité autorisées par les mesures de confinement mis en place pour lutter contre la pandémie de coronavirus. Le sang de l'amateur de vodka ne fait qu'un tour et il décoche un coup de poing au visage de l'agent de sécurité. Ces violences volontaires aggravées lui valent une interruption temporaire de travail (ITT) d'un jour. » (*Ouest-France*, 27 mars)

« Une mamie rebelle a été interpellée à Hyères en raison de ses agissements bien peu citoyens. À 75 ans, cette habitante de la cité des palmiers avait décidé de ne pas se plier aux règles strictes du confinement. Lors d'un simple contrôle d'attestation de sortie - la dame serait une habituée des sorties multiples -, elle s'est empressée d'expliquer aux policiers qu'elle faisait ce qu'elle voulait, que le Coronavirus était une pure invention et qu'elle ne se conformerait pas aux règles imposées. Assez vindicative face aux représentants des forces de l'ordre, la septuagénaire s'en est ensuite verbalement prise à eux en les affublant de divers noms d'oiseaux et estimant "qu'ils ne servaient à rien !". Alerte, la retraitée n'a pas hésité à mettre un coup de pied dans le véhicule de police. » (*Var-Matin*, 31 mars)

« Ce sans domicile fixe est connu pour errer entre plusieurs départements et a déclaré à la police être originaire de Pologne. Hier soir, il a réussi à se cacher dans l'hypermarché Auchan de Pau échappant à la vigilance des agents de sécurité. Il s'est ensuite servi dans les étagères en bouteilles de whisky et de champagne notamment. Il en a également profité pour visionner des vidéos pornographiques. Ce matin, il était complètement saoul quand des employés du magasin l'ont découvert. Il a dû être conduit à l'hôpital de Pau. » **(France 3, 5 avril)**

« Un petit groupe de personnes a notamment attiré l'attention des agents à plusieurs reprises, dans le quartier du Maupas. La première alerte est venue des voisins, gênés par le tapage, vers 15 h 30 : quatre personnes ont été verbalisées une première fois, car elles buvaient de l'alcool sur les pelouses. Elles ont été sommées de rejoindre leur domicile. Environ deux heures plus tard, la scène se répète. L'un des membres du groupe a bien son attestation dérogatoire de sortie, lors du contrôle de police. Lorsqu'il présente son document, les policiers découvrent une raison inattendue : il a dessiné et coché la case « apéro ». Cela lui vaut une amende de 135 €. » **(Ouest-France, 6 avril)**

« Une enquête a été ouverte pour "menaces" contre les auteurs d'une lettre invitant une infirmière de Rive-de-Gier (Loire) à quitter son logement "au plus vite", a indiqué samedi le parquet de Saint-Etienne. "Merci d'essayer de penser à quitter le bâtiment, vous êtes un danger pour tous le monde (...) s'il y a un cas de Covid-19 dans le bâtiment, vous en serez entièrement responsable. Quittez les lieux au plus vite !!!", dit le message trouvé mercredi dans sa boîte aux lettres par Samia Mazzi, une infirmière de 44 ans, mère de deux enfants. » **(La Dépêche du Midi, 11 avril)**

« La semaine dernière, le centre opérationnel de la gendarmerie de Tours a reçu un appel inquiétant. Un homme confiné dans une commune rurale au sud de l'agglomération tourangelle menaçait de « faire un carnage » car il ne supportait plus ses « voisines trop bruyantes ». Sauf qu'en l'interrogeant, l'opérateur au bout du fil s'est vite rendu compte que l'homme ne dénonçait là que de simples batraciens. « Il s'est présenté excédé et en furie chez son voisin propriétaire de la mare qui héberge de nombreuses grenouilles particulièrement loquaces en cette période de reproduction », indique la gendarmerie. » **(Ouest-France, 15 avril)**

« Un agent des douanes excédé par le bruit fait par une voisine d'un étage supérieur, également agent des douanes, a tiré en l'air jeudi soir lors des applaudissements aux soignants, a-t-on appris vendredi auprès du parquet d'Ajaccio. Ce fonctionnaire, qui n'était pas armé par son administration mais possédait deux armes légalement - et qui ont été saisies - a reconnu avoir " perdu ses nerfs ". Il était excédé par le bruit fait par sa voisine qui empêchait son enfant en bas âge de dormir, a précisé à l'AFP Carine Greff, procureure de la République d'Ajaccio. » **(Corse-Matin, 17 avril)**

« Les parents de deux fillettes de 4 et 9 ans ont appelé, vendredi, les gendarmes pour signaler que leurs enfants avaient échappé à leur vigilance et ne se trouvaient plus à leur domicile. (...) Rapidement, une patrouille a retrouvé les traces des fillettes. Elles se trouvaient en lisière de forêt, saines et sauvées. Par ailleurs, les enfants n'étaient pas parties les mains vides. Avec elle, elles avaient emporté un sac, une couverture, de l'eau, du bois pour le feu et... un « morceau de viande », assure-t-on à la gendarmerie. En pyjama et avec leurs doudous, les fillettes ont expliqué aux militaires qu'elles désiraient passer la nuit dans la forêt pour faire comme dans *Kob-Lanta*. » **(20 Minutes, 19 avril)**

« Alain Launay, maire de Pleucadeuc (Morbihan), n'en revient toujours pas. Ce samedi 18 avril 2020, le maire de la commune connue pour sa célèbre fête des jumeaux, a vu plus que double. Un ou plusieurs individus ont participé à un raid nocturne en collant des photos pornographiques un peu partout dans la commune. On a récupéré 150 photos. Il s'agissait de pages de magazines déchirées et collées avec une espèce de mousse à raser. Il y en avait partout : sur les portières et les pare-brise des voitures, sur des jardinières, sur des panneaux de signalisation et même sur le distributeur de pains, raconte le maire. » (***Ouest-France, 20 avril***)

« En plein confinement, une poignée d'habitants du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris ont profité du beau temps pour esquisser quelques pas de danse, samedi soir, sur la place Constantin Pecqueur de la capitale. Le chant de Dalida - « Laissez-moi danser » - a résonné quelques minutes dans le quartier, avant que la police n'intervienne rapidement, comme le montre une vidéo publiée samedi soir par un internaute sur Twitter. » (***Le Parisien, 26 avril***)

« Dans leur fuite, les trois hommes, auteurs d'un vol dans un château viticole du Sud-Gironde, ont laissé tomber leur dérogation de déplacement... contenant leur adresse. Ils ont été cueillis par les gendarmes à leur domicile à Saint-Pierre-d'Aurillac. Les gendarmes de la brigade de Langon n'ont pas mis longtemps pour leur mettre la main dessus. Vendredi soir, trois hommes âgés de 36 ans, 41 ans et 45 ans ont fait mine de vouloir acheter du vin dans la boutique d'une propriété viticole du Pian-sur-Garonne, près de Saint-Macaire, en Sud-Gironde. » (***Sud Ouest, 27 avril***)

« Pas de chance pour cet habitant de Saint-Amand qui ne s'était quasiment pas servi de sa voiture depuis l'instauration du confinement. Après avoir laissé le moteur tourner quelques minutes, pour recharger la batterie, l'auto a pris feu. Le sinistre s'est propagé dans le garage individuel où elle était garée et à deux boxes voisins. » (***La Voix du Nord, 29 avril***)

« Les secours sont intervenus à Créteil dans la soirée du 27 avril pour venir en aide à un père de famille qui menaçait de mettre fin à ses jours. L'homme, alcoolisé au moment des faits, s'était aspergé d'huile de tournesol et comptait s'immoler à l'aide d'un briquet. Les policiers ont réussi à le raisonner, même si les pompiers rappellent qu'il est impossible d'enflammer de l'huile alimentaire. » (***Ouest-France, 30 avril***)

« De nouvelles pratiques ont émergé avec l'entrée en vigueur du confinement dont les apéritifs sur internet. Chacun chez soi, les convives sirotent un verre via une webcam comme s'ils étaient ensemble. Une habitante de Villemur-sur-Tarn a cependant levé beaucoup trop le coude devant son écran, au point de finir en garde à vue. Mercredi, de 16 heures à 22 heures, la jeune femme de 29 ans a bu pas moins de trois bouteilles de vin blanc devant son ordinateur, face à ses amis. Pas habituée à consommer de l'alcool, elle a littéralement « pété les plombs » au point que les gendarmes ont dû intervenir à son domicile. Sur place, ils se sont trouvés face à un chien qui aboyait très fort et se montrait menaçant. Ils ont utilisé un taser afin de faire fuir l'animal. La scène n'a pas plu à la jeune femme qui s'en est prise aux militaires en utilisant des propos pour le moins « fleuris » avant de refuser d'être soumise au dépistage de l'alcoolémie. Embarquée par les forces de l'ordre, elle a mis un coup de pied au gendarme qui conduisait et s'est mise à cracher sur l'escorte en disant qu'elle en était « fière ». Après son passage en cellule de dégrisement, la furie a retrouvé ses esprits mais ne se souvenait pas de grand-chose. » (***La Dépêche du Midi, 1<sup>er</sup> mai***)

Faits divers collectés par Nedjib Sidi Moussa

## La fin des Jeux olympiques

« Pour être le premier, il n'est pas nécessaire d'être plusieurs »  
Francis Blanche, *Pensées, répliques et anecdotes*, Paris, J'ai lu, 1996, p. 12.

Jeux olympiques de Tokyo reportés d'un an voire remis en cause, championnats de football mis à l'arrêt, Paris 2024 critiqué, l'institution sportive a marqué le pas et cherche maintenant à exister de nouveau. Mais pourtant le Sras-CoV-2 constitue un événement qui empêche de raisonner comme si tout continuait. Tout ce qui était stable et établi se volatilise, tout ce qui était sacré se trouve profané et les humains sont enfin forcés de considérer d'un regard sobre leur position dans la vie et leurs relations mutuelles. Le cadre symbolique de l'institution sportive avec ses valeurs factices vole ainsi en éclat.

L'urgence sanitaire a obligé tout un chacun de reconsidérer la place qu'avait *le spectacle sportif* dans la vie ainsi que le type de relations mutuelles qui y avait cours. Sur ce fond, une contradiction s'est manifestée au sein du CIO concernant la démesure des futurs Jeux olympiques de 2024 à Paris. C'est le doute qui s'est emparé de la tête de l'institution sportive étant donné l'incertitude que produit la pandémie. Mais aussitôt, les membres du COJO (le dispositif de pilotage de Paris) ont voulu nier cette dernière en reprenant la désinformation classique. « Le sport, c'est pour tout le monde, c'est un enjeu de santé publique et un formidable moyen de faire société, de vivre ensemble », c'est « un vecteur de bien-être, de plaisir mais aussi d'éducation, de santé, de lien social ». Ou encore, c'est une fabuleuse opportunité qui créera des emplois, ou même : cela permettra de remettre de l'espoir pour les gens qui souffrent. Tous ces mantras sont répétés à l'envi comme si rien ne se passait de fondamental. Posture identique comme tous ceux qui veulent relancer l'économie à n'importe quel prix sur le mode « business as usual ».

Mais s'agit-il pour autant de « réduire la voilure » c'est-à-dire continuer la course au records et aux podiums avec moins d'intensité ? Cela n'a pas grand sens non plus. Ce virus surnois et mystérieux crée ainsi un précédent : il oblige à considérer d'un regard désabusé ce que sont les Jeux olympiques. Non seulement le gigantisme d'une prétendue fête, la circulation des spectateurs et des athlètes à travers la planète en avion (tout comme les marchandises) sont remis en cause parce qu'ils génèrent des risques sanitaires, mais plus fondamentalement les « valeurs » de l'institution sportives deviennent précaires. Avec ce qui se passe aux États-Unis suite à l'assassinat de George Floyd, le fondateur des « jeux » modernes ne peut manquer d'être considéré pour ce qu'il est : un raciste qui trouvait normal que des civilisations, soi-disant supérieures, en dominant d'autres. N'oublions pas qu'après les Jeux olympiques nazis de Berlin, il déclarait : « que le peuple allemand et son chef soient remerciés pour ce qu'ils viennent d'accomplir » ! Ou encore que « la grandiose réussite des Jeux de Berlin a magnifiquement servi l'idéal olympique ».

Et puis ces spectacles grand public où l'un doit l'emporter sur l'autre peuvent-ils encore avoir un sens ? D'autant que le gagnant, malgré les poignées de main factices de fin de partie sensées incarner des « valeurs », n'hésite pas à humilier l'autre par de mauvaises blagues, voire pire. Quant à celui qui perd, il est trop souvent dans le ressentiment et la haine, passions qui se manifestent par des passages à l'acte violent. Tout cela est masqué par les images qui font naître dans toutes les têtes une vision fautive mais une vision qui procure une consolation par rapport à toutes les frustrations de la vie quotidienne. C'est ce que l'on appelle parfois « culture sportive ». Quelle position voulons-nous tenir dans la vie ? Quelle relation voulons-nous entretenir avec l'Autre ?

Cette compétition physique n'a plus grand sens à l'heure où la gratuité est d'actualité, où des actes de don et de reconnaissance se sont manifestés auprès des derniers de cordée pendant cette crise sanitaire. À quoi cela rimerait-il encore de savoir qui est le plus fort ? Il n'y a que dans le sport où, dès que l'on s'implique physiquement, il faut départager un gagnant et un perdant avec un score, une mesure (de distance ou de temps) ou à travers le jugement d'un jury. Dans un jeu de cartes ou de plateau, un concert, une salle de cinéma, jamais il n'y a nécessité de devoir acclamer un vainqueur à partir de critères physiques tandis qu'on laisse choir le perdant. Dans une bibliothèque, une librairie, où l'activité était jugée inessentielle, voit-on de pareilles relations à l'autre ? Voilà la principale nuisance du sport et de ses Jeux olympiques. Et la tv-réalité n'a fait que reprendre ce modèle. Le capitalisme financiarisé en est le fondement avec ses classements (d'entreprises, de revenus et de fortunes) qui mesurent la rentabilité. Pour Paris 2024, ses promoteurs hargneux (sportifs, édiles) veulent adapter le budget, mais prévoient déjà des suppléments. Déjà qu'un budget en matière de sport (et de BTP) était relatif (c'est le moins que l'on puisse dire), aujourd'hui ce genre de logique comptable n'a plus de sens humain parce que l'enjeu désormais devient le sens de l'activité humaine : l'humanité doit retrouver son monde en admettant que le sien n'est pas le seul sur la planète. Le sport éloigne de ce genre de considérations.

Mais bien sûr, le fait que la condition d'organisation des Jeux olympiques dans une ville hôte soit la répression des populations les plus pauvres est une autre nuisance. C'est une constante de ces prétendus jeux. Et cela se fait toujours avec des justifications fallacieuses du style : grâce aux Jeux olympiques les transports seront améliorés, les équipements sportifs profiteront à tous et des emplois seront créés, une nouvelle urbanité plus fonctionnelle et attractive émergera. Non, la seule chose qui compte est de rénover l'urbain pour y mettre des consommateurs solvables. Les Jeux olympiques sont toujours un aspect d'une politique de classe.

Sous prétexte d'apolitisme, les Jeux olympiques, à l'instar de toutes les compétitions internationales, ont souvent été organisés dans des pays en proie aux pires régimes autoritaires. Ces derniers en ont toujours profité pour se refaire une virginité avant, pendant et après les deux semaines qui « fêtent » la fin d'une olympiade et préparent le début d'une autre. Ce n'est tout de même pas la moindre des nuisances pour l'humanité pensante et souffrante.

Mais enfin, comment accepter en France les gabegies monumentales pour Paris 2024 alors que le système de santé subit de plein fouet une politique d'austérité budgétaire qui a fait des morts et fait prendre des risques considérables aux soignants ? La culture de l'humanité peut-elle être confondue avec le sport ?

« Devons-nous, machine parmi les machines, durcir nos corps comme l'acier (stählern) dans les usines à sport ? Devons-nous “lutter” et être des “battants” ? Devons-nous “gérer” notre vie, nos amis et nos émotions et être performants dans la guerre économique ? » [1]. Le sport est avant tout une entreprise de la production de bolides instrumentalisés sur un vaste marché capitaliste de la performance physique. C'est cette nuisance principale qui nécessite l'arrêt immédiat de Paris 2024.■

---

[1] Johann Chapoutot, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, « NRF essais », 2020, pp. 135-136.

## Landscape of wonders



Parti à l'assaut du ciel,  
j'ai renversé bien des soleils,  
flambé tant de Paradis.

J'ai dansé avec la vie  
de l'autre côté du miroir,  
étreint d'autres réalités.

D'un coup de pied,  
j'ai forcé les portes de la perception  
pour me soûler des mondes étoilés  
et les recomposer en bouquets de mots troubles.

Il n'y a pas de dernière révolution  
pour ceux que nul infini n'effraie :  
c'est la clef.

## Monde-épave et bouffée de rêves crus

Dans la traversée au ralenti du temps, je prends appui sur la large bordée de soleil du matin.

Un papillon étincelant signale le printemps dans la ville fantôme où il ne faut pas traîner.  
La chaleur des visages nus manque maintenant que tout n'est plus que froideur.

La ville, sans ses cafés, avec ses places vides, comme saignée, ressemble à une épave jetée dans le monde en suspens.

La vie grande et sauvage, si éloignée, est hors d'atteinte. Nos pas même sont comptés.  
Le printemps nous fait signe et nous fait peur de cette peur partout présente.

Passé le choc de réalité, le monde familier demeure, inaccessible dans l'immensité spatiale qui nous absorbe.

Nous nous débattons dans la grande toile pendant que Cybermonster file sa besogne et accélère la cadence de ses pointes mobiles.  
Dans l'interdit, nous mesurons notre perte.

Plus le monde rétrécit et plus l'horizon en dedans de nous grandit et monte en bouffées de rêves crus pour libérer l'avenir du présent souverain.

## **Prière de ne pas toucher : propriété privée !**

Maintenant, je ne veux plus sortir. C'est comme si des forces invisibles avaient fini par avoir raison de mon désir obstiné d'aller voir ce qui se passe à l'extérieur, dans le bleu du printemps sans chaleur.

Dans la ville empoisonnée, il n'y a plus d'odeur et il n'y a plus de goût. Plus de sentiment non plus, exceptée la crainte des corps et leur souffle fatal.

Nos yeux sont de trop. Nous voyons ou nous croyons voir, mais nous ne pouvons plus rien toucher.

Toute la ville, tout l'espace, semblent avoir été achetés par un riche inconnu bien décidé à faire respecter sa propriété. Partout il est inscrit : propriété privée, prière de ne pas toucher sous peine de représailles. Nous ne pouvons que passer dans le monde, surtout ne pas entrer ; nous pouvons regarder mais ne rien toucher.

Il n'y a plus rien de commun, sauf notre malheur et le supplice de voir et de ne pouvoir rien toucher.

Est-ce bien seulement le monde ou un cauchemar dont nous peinons à nous réveiller ? C'est notre conscience mystifiée qui s'offre à nous. C'est le vrai séparé du faux.

Aujourd'hui le poète ne dirait pas "Être n'importe où pouvu que ce soit ailleurs" mais Vous avez oublié d'habiter le monde en poètes !

## **Vers ce qui dure**

Nous nous étions séparés à la fermeture du café. J'avais pris l'habitude de le saluer avec intensité, comme si cette rencontre devait être la dernière. Je ne pouvais me résoudre à l'idée qu'un jour ces rituels de paroles vraies prendraient fin.

Je finis par m'enfoncer dans cette nuit immense et profonde. Ce n'est qu'après un long moment que je m'aperçus que j'étais seul et que tout était fermé. Le monde me parut indisponible et comme volatilisé, englouti dans le vide sidéral.

Puis il y eut ces voix et ces bruits profonds. Au début, je crus qu'ils étaient juste dans ma tête et que mon imagination me jouait des tours.

Place de la Bastille, le fracas semblait faire chavirer le réel. Tout n'était plus que hurlements sourds. Je tremblai en m'essuyant la bouche.

Près du cimetière, un homme était assis contre un mur. La lumière de l'éclairage public lui éclaboussait le visage et de son clope jaillissait une pluie incendiaire.

- C'est une longue nuit, pas vrai ?

Il ne répondit pas.

- Tous ces bruits alors qu'il n'y a personne, d'où viennent-ils ?

- Nous vivons avec les morts. Ils sont là pour la promesse, pour que nous tenions la promesse.

- Mais quelle promesse ?

- Celle qui nous libérera de cette horrible prison.

Je repris mon chemin sans lui poser de question sur la promesse dont il parlait, dans cette nuit déserte, sans savoir si c'était moi qui criait ou la terre qui tremblait.

Le mégot de cigarette resta gravé dans mon esprit ; la nuit devint rouge et mon cœur lourd.

Je finis par croiser un autre homme qui paraissait jeté là, sans trop savoir pourquoi, à la recherche de sa raison d'être.

- Alors, il n'y a plus de chaleur humaine ? Mais on ne peut pas vivre sans amour !

- Peut-être bien. Moi, tu vois, je compte les fantômes pour les retenir. Tant qu'ils se rappellent à nous, il reste une chance. Il est encore temps pour la promesse...

- Il va bientôt faire jour ?

- Faire jour ? Mais tu ne le sais donc pas ? Sans la promesse, cette nuit ne sera suivie d'aucun matin.

Je compris que le temps n'avait plus de bord. Que ce temps était devenu tout le Temps.

Amaredine Mudejar



Contact : [negatif@ouvaton.org](mailto:negatif@ouvaton.org)

Site : <http://bulletin-negatif.org>

Adresse postale : Négatif c/o Échanges BP 241  
75866 Paris CEDEX 18